

Quand l'écologie interpelle le chrétien...

Christian C. Emig*

L'écologie est une Science qui étudie les *relations des êtres vivants entre eux et avec le milieu où ils vivent* selon la définition du naturaliste allemand Haeckel (1866) qui proposa le terme Ökologie (du grec *oikos* = habitat et *logos* = discours). Le terme Environnement est *l'ensemble des conditions naturelles (physiques, chimiques, biologiques) et culturelles (sociologiques) susceptibles d'agir sur les organismes vivants et les activités humaines* (selon Jollivet et Pavé, 1993) ou encore *l'ensemble des systèmes naturels ou artificialisés de l'écosphère où l'homme est installé, qu'il exploite, qu'il aménage, et l'ensemble des systèmes non anthropisés nécessaires à sa survie* (redéfini par Jollivet et Pavé, 1994).

L'écologie ou l'environnement ?

À la suite d'une opération de lobbying politico-budgétaire, l'environnement qui ne correspond qu'à une vision anthropocentrée, tout comme le paysage, sont maintenant perçus comme le résultat des pratiques que les hommes mettent en oeuvre. La banalisation et « politisation » du terme écologie - comme la synonymie de « vert » avec écologiste, la création de termes « triviaux » tels écologie politique ou réflexion écologiste ou encore des citations - telle que *L'écologie est née de mai 68 et de la contre-culture des années 70* - a permis à l'Environnement de prendre subrepticement la place de l'Écologie, souvent avec la « complicité » des scientifiques écologues eux-mêmes. De fait, il n'y a pas de

* Centre d'Océanologie (CNRS-UMR 6540), Station Marine d'Endoume, Rue de la Batterie-des-Lions, F-13007 Marseille. Christian Emig est Directeur de Recherches au CNRS.

relation directe entre science et le politique, si ce n'est qu'Écologie et Politique se rencontrent à propos de problèmes d'environnement, interpellés l'un et l'autre séparément. Or, cette confusion a des conséquences à moyen et à long terme, qui peuvent être catastrophiques ; c'est à se demander si elle n'est pas voulue, notamment par les militants verts, car des termes ambigus, et de surcroît sans base scientifique, peuvent servir et servent de justificatifs (pseudo-scientifiques) afin de laisser seul subsister l'Homme et la pertinence de la condition humaine, son développement économique et son progrès social. Quant à l'Écologie elle-même (la discipline scientifique), elle a été escamotée depuis des lustres sous le poids des divers lobbies et par d'autres disciplines scientifiques, comme la géographie, l'économie et la sociologie. Les « militants verts », répartis en mouvements à tendance castratrice et éco-fasciste, sont bien dans le système politique comme défenseurs d'une écologie politique qui n'a rien d'écologique ; en outre, leurs combats réducteurs desservent l'Écologie au nom de laquelle, pourtant, ils disent s'exprimer, mais sans chercher de réels fondements scientifiques, pire, ils la discréditent.

Lire la Genèse

Les chrétiens et leurs théologies, même les protestantes, ne développent guère de réflexion scientifique sur l'Écologie; au contraire, ils participent de manière généralement indirecte à ce lobbying par leurs dogmes. Des versets, comme *Faisons l'homme à notre image et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur le bétail, sur toute la terre, et sur tous les reptiles qui rampent sur terre* (Genèse, 1, 26) et *Et cela fut ainsi. Dieu vit tout ce qu'il avait fait et, voici, cela était très bon* (Genèse, 1, 30), peuvent aussi conduire à une autre analyse qu'à celle qu'en fait l'égoцентриque *Homo sapiens sapiens* chrétien, mais cela remettrait en cause bien des interprétations bibliques et, par conséquent, des dogmes religieux que véhiculent les civilisations judéo-chrétiennes depuis des millénaires.

Aussi, peut-on se poser la question si ces versets, entre d'autres, ne seraient pas « responsables » de la situation écologique actuelle? Le christianisme, plus que le judaïsme, a sans conteste introduit la culture de la domination de l'Homme sur la Nature, celle du dit-civilisé sur le dit-sauvage, ce que H. Jonas traduit par *Agis de façon à ce que les effets de ton action soient compatibles avec la permanence d'une vie authentiquement humaine sur terre*. Le paradigme de l'exceptionnalité de l'Homme repose sur les postulats suivants :

- l'être humain est unique dans la création en ce qu'il a une culture qui peut évoluer plus vite que l'inné biologique - alors que l'actuel *Homo sapiens* n'est que l'une des innombrables espèces peuplant la Terre, et qu'une des espèces du genre *Homo* dans l'évolution en cours des hominidés, et, tout égocentrisme humain exacerbé mettra en danger la vie, voire la survie elle-même, de notre espèce, mais aussi, ce qui est plus grave, une multitude d'autres espèces ;

- les différences entre les hommes sont d'origine sociale - ce qui est loin d'être scientifiquement établi - et la recherche scientifique sur de possibles races humaines reste soumise à des faits non-scientifiques, ce qui pourra occulter une vérité que personne ne sera prêt à admettre même si la Science la démontre. Il suffit de rappeler les paroles du maire FN de Vitrolles et leurs conséquences juridiques.

Et pourtant, le débat homme-espèce animale - homme-social (ou socio-économique), que refusent les religions bibliques, est celui auquel est confronté quotidiennement l'écologue (terme actuellement utilisé en français pour désigner un spécialiste de l'Écologie), qui doit répondre continuellement deux questions primordiales : **1.** Comment distinguer un milieu anthropisé par l'homme-espèce animale de celui par l'homme socio-économique? et, **2.** Quel est le devenir des milieux artificialisés lorsque la pression humaine s'atténue ou lorsqu'elle augmente ou lorsqu'elle change de nature? Ainsi peut se traduire la nouvelle situation à laquelle est confrontée l'Écologie dans un monde concurrentiel dominé par la conciliation de la qualité socio-économique et des besoins et impératifs au développement des sociétés humaines. Cette situation commence à lézarder l'humanité tout entière et induit un ensemble de questions qui remet en cause l'ensemble du monde chrétien occidental dans sa relation avec la Nature, et donc avec l'Écologie. En effet, le monde moderne apparaît scindé en deux moitiés inconciliables : une moitié physique (ou ponctuelle, ou écologique) et une moitié phénoménale (ou sensible ou symbolique). Or, l'homme moderne doit prendre conscience de leur indissociabilité dans la réalité du vécu de chacun de nous, ce que toute religion continue à vouloir dissocier et les hommes politiques français à vouloir réunir artificiellement (notamment en pensant que la femme est l'égal de l'homme et vice-versa). Les fantasmes humains contredits par l'Écologie sont toujours préjudiciables au monde vivant.

Une analyse globale

L'Écologie doit faire une analyse globale devant appréhender les multiples interactions qui sont seules susceptibles de fournir une image réelle du milieu, ce qui conduit invariablement à s'interroger sur les mécanismes d'évolution des espèces. Cette analyse est nécessairement INTERdisciplinaire, alors que l'approche environnementale est généralement PLURIdisciplinaire. Une étude écologique ne constitue ni une prédiction, ni une prévision de ce que sera l'avenir en terme d'environnement. Car, une telle étude ne permet que de situer les limites, de circonscrire le contexte et de fournir le cadre à des scénarios socio-économiques : pour cela, elle représente, ou devrait représenter, l'étape première, initiale, nécessaire et indispensable, pour toute action socio-économique. En effet, l'Écologie est en-dehors du système économique, en amont de lui, car elle ne prend en compte que la "nature" elle-même et ses intérêts, et non les nôtres. L'absence de cette étape primordiale a toujours des conséquences majeures (comme celle de la démographie mondiale actuelle, des méfaits de vaccinations de populations ou de modifications du paysage...), car il y a toujours des limites éco-biologiques à la croissance économique, à la démographie et au progrès social. Par exemple, que se passerait-il si l'Homme intervenait dans le cas des moutons *Soay* ? Des moutons livrés à eux-mêmes depuis environ 2000 ans, dans un petit archipel au Nord-Ouest de l'Écosse, subissent tous les 3 ou 4 ans une forte mortalité due à une importante augmentation du parasitisme liée à la malnutrition induite par la surpopulation et responsable de l'affaiblissement de leurs défenses naturelles. Toute ressemblance avec des exemples humains ne serait que pure coïncidence, notamment ceux faisant intervenir des virus comme le Cancer, SIDA ou Ebola !

L'Écologie se développe selon de véritables « emboîtements » : - ceux de l'échelle temps-espace des facteurs abiotiques (facteurs climatiques et édaphiques), et : - ceux de l'organisation des systèmes biologiques vivants (individus, populations, espèces). Et ces deux types d'emboîtements se conjuguent dans de multiples interactions de leurs facteurs au sein des systèmes écologiques : niches, biocoenoses, écosystèmes, en allant du « local » jusqu'à la biosphère, et de l'actuel aux ères géologiques, de la macromolécule à l'écocomplexe. Pour cela, la validité d'un système ne peut être établie que par référence à l'extérieur de ce système, ce qui instaure un système d'ordre supérieur, et ainsi de suite; cette échelle fait que la validité de chaque système n'est que relative, et qu'elle va toujours du local au planétaire. Dans cette complexité, à laquelle se confronte l'écologue, surgit une difficulté majeure, les fluctuations induites par l'homme socio-économique (celles « naturelles » de l'homme-espèce animale sont de plus en plus

réduites), qui ressemblent de plus en plus à un gigantesque billard américain, où les boules mises par les hommes font des ricochets de plus en plus nombreux et surtout de plus en plus imprévisibles (comme la multiplication des virus ou le trou d'ozone). Ces «boules» peuvent se diviser en 4 types : * diffusion et concentration de composants ; * synthèse et utilisation de nouveaux produits, introduction de nouvelles espèces (le génie génétique reste une des interrogations majeures actuelles des écologues) ; * destructions volontaires ou involontaires de biocoenoses ; * modification majeure des conditions de vie des populations, y compris humaines. Aucune de ces actions ne conserve un simple impact local, mais implique une partie de plus en plus importante de la biosphère. Quelques exemples de l'étendue de ces risques sont fournis par les traces de l'accident de Chernobyl en 1986 ou de l'utilisation du plomb par les Romains enregistré voici deux millénaires dans les glaces polaires, ou encore les comportements et traditions agro-sylvo-pastorales sur les paysages méditerranéens.

À l'inverse, une échelle globaliste (comme des recherches de type *Global Change*) non seulement masque les évolutions locales ou régionales, mais ne permet plus de prendre en compte les événements réels, imprévisibles ou non, les catastrophes naturelles ou accidents technologiques qui peuvent, à partir d'un point du globe, influencer profondément tout ou partie de la biosphère.

Peut-on ignorer l'approche écologique?

Les études et scénarios écologiques sont filtrés, modifiés, remaniés, voire rejetés, par les organismes socio-économiques qui préfèrent se baser sur des scénarios environnementaux préparés par d'autres disciplines scientifiques comme la géographie, l'économie ou la sociologie. Certains de ces scénarios, pourtant condamnés par les écologues, ont conduit à des conséquences catastrophiques (comme, par exemple, le remembrement agricole, la démographie africaine, la forêt amazonienne), car les lois de régulation des systèmes biologiques et écologiques et les mécanismes de l'évolution des espèces ont été occultés. Mais que valent des études scientifiques écologiques face à la pression populaire et économique, surtout en période de difficultés économiques ou dans des pays en voie de développement? Pourtant, les choix politiques, forcément limités, ne devraient pas favoriser les orientations socio-économiques aux détriments des impératifs écologiques. Et ces orientations devraient, au contraire, s'inscrire uniquement dans les limites fixées par les scénarios

écologiques. Or, ces derniers apparaissent (trop) souvent comme un frein aux enjeux de la société humaine et aux effets redoutables de la biodiversité culturelle, qui se cachent derrière la biodiversité. Aussi, que pèsent les données écologiques face aux données économiques (agriculture, industrie, énergie, tourisme, transports), aux facteurs sociaux (démographie, urbanisation) et aux ressources naturelles de base (sol, forêt, eaux intérieures, zones côtières, mer)? Les scénarios socio-économiques ont une importance prédominante dans le contexte environnemental, car ils permettent de conforter, appuyer, justifier les orientations pour les actions des gouvernements, des organisations internationales, des autorités régionales, locales et municipales, et, à l'inverse, justifier les actions des verts ou de Greenpeace. Pire, une des visions dominantes de la sociologie est celle de l'affirmation de l'autonomie du social, la Nature étant un résultat, voire un produit à la fois idéal et matériel de l'activité humaine, pour conclure que la Nature n'a pas d'existence en soi!...alors que pour l'écologue, la Nature peut vivre (et a vécu des milliards d'années) sans l'Homme, mais l'inverse est impossible.

Ainsi, en se basant sur l'Écologie, une nouvelle politique de la planète doit se redessiner, basée sur des données objectives sans aucune compromission, car les disciplines scientifiques socio-économiques sont basées sur une subtile interaction avec la société et son évolution, donc essentiellement subjectives. Les "écologistes politiques", car environnementalistes et non écologues, ne sont que de simples partisans pour l'un ou/et l'autre partie de ces enjeux qui sont tous orientés vers le tout économie, alors que les systèmes biologiques et écologiques fonctionnent entre eux selon une parfaite harmonie «naturelle».

En conséquence, si l'acceptabilité socio-économique prime l'acceptabilité bio-écologique, la survie des populations humaines, voire de l'espèce humaine actuelle, est en danger, sans que les conséquences à moyen ou long terme puissent être évaluées. L'Écologie est une science jeune, surtout développée scientifiquement et politiquement dans les pays riches. Elle est une science de base qui, sans compromission, doit fixer les limites de l'environnement, ou devrait, car la Conférence de Rio a bien démontré que ces limites sont économiques et non écologiques. En effet, l'Écologie rend visible ce que les peuples et leurs dirigeants refusent de voir, mais les contraint avec difficulté à une prise de conscience à cause de la dualité du monde moderne.

L'écologue apparaît donc comme un empêcheur d'aller de l'avant, alors que souvent il voudrait «tourner en rond» afin de permettre à la nature d'évoluer lentement et non de favoriser l'environnement (souvent exprimé par NOTRE environnement). Les systèmes

biologiques et les systèmes écologiques sont régis par des lois, bien moins connues que celles de la physique ou de la chimie par exemple, et bien plus complexes. Ces systèmes, obéissant notamment à la 2^e loi de la thermodynamique, sont des systèmes dits en non-équilibre et, parce qu'ils ne fonctionnent que dans un sens, sont irréversibles. Ainsi, pour le chrétien, il n'y a que le pardon qui puisse réparer une faute qui est par loi irréversible. Mais, quand on déroge à ces lois, on prend le risque que des populations entières disparaissent, humaines comprises. Et là aussi, l'écologue interpelle le chrétien dans son environnement «religieux», car la méconnaissance des mécanismes écologiques a parfois des conséquences que l'on ne veut pas toujours admettre, notamment lors d'actions missionnaires et médicales dans les pays du Tiers-Monde, là où les conséquences sont les plus visibles, particulièrement en Afrique, ou encore des prises de position sur la démographie. En d'autres termes, les religions et leurs églises estiment trop souvent, à cause de leur relation à Dieu, pouvoir imposer des «dictats» sociaux en occultant, voire en ignorant, les lois naturelles, forcément «divines» pour ces religions.

En brève conclusion, le Monde a vécu pendant des millions d'années sans l'Homme et peut continuer de vivre sans l'Homme. Une façon claire de situer notre espèce dans la biosphère. Le chrétien à force d'écouter les paraboles bibliques finit par en oublier l'application au monde actuel : vouloir ignorer l'Écologie est construire sa maison sur le sable! Mais ce discours voulons-nous, nous chrétiens, vraiment l'entendre?

C. E.

À lire...

Bellan-Santini D., Lacaze J.-C. et C. Poizat (eds) 1994. *Les Biocoenoses marines et littorales de Méditerranée*. Synthèse, menaces et perspectives, pp. 10-19. Collection Patrimoines naturels vol. 19, Secrétariat de la Faune et Flore, Paris.

Bellan-Santini D., Bonin G. et C. C. Emig (eds), 1995. *Functioning and dynamics of natural and perturbed ecosystems*. Lavoisier, Paris 821 pp.

Drouin J.-M. 1991. *Réinventer la nature*. L'écologie et son histoire. Paris, Desclée de Brouwer.

Lamotte M. (ed.), 1985. *Fondements rationnels de l'aménagement d'un territoire*. Masson, Paris.

Jollivet M. et A. Pavé, 1993. *L'environnement, un champ de recherche en formation*. Nature Sciences Sociétés, 1 (1), 6-20.

- Jollivet M. et A. Pavé, 1994. *Les termes d'une approche et d'une programmation scientifiques*. Lettre du Programme Environnement, vie et sociétés - Plan d'action 1995-1998, suppl., pp. 5-17. CNRS, Paris.
- Lindeman R. L. 1942. *The trophic-dynamic aspect of ecology*. Ecology, 23, 399-418.
- Ramade F. 1993. *Dictionnaire encyclopédique de l'écologie et des sciences de l'environnement*. 822 pp. Ediscience, Paris.